Henri Falk

L'ÂGE DE PLOMB

1918

bibliothèque numérique romande
ebooks-bnr.com

Table des matières

CHAPITRE I Une inconcevable épidémie 3
CHAPITRE II Le diagnostic Réminiscent 11
CHAPITRE III La soirée du gouverneur 16
CHAPITRE IV L'Équateur pèle 20
CHAPITRE V Le fléau gagne 23
CHAPITRE VI M. Galfo 26
CHAPITRE VII J. S. Barcklett 31
CHAPITRE VIII Un rapport sensationnel 37
CHAPITRE IX La course au plomb 41
CHAPITRE X L'âge de plomb 44
CHAPITRE XI Une idylle radiologique 54
CHAPITRE XII Un dîner d'affaires 59
CHAPITRE XIII Épilogue 65
Ce livre numérique 68

CHAPITRE I

Une inconcevable épidémie

Il demeure irréfuté que l'on jouit, au Gabon, d'une température élevée, et il n'est pas moins assuré qu'on y coule de paisibles jours, exempts de la trépidation ridicule de notre vie européenne. Libreville, chef-lieu de la colonie, est un délicieux port de mer, avec ses pittoresques cases en bois d'aloès et de palétuviers, entourées de jardins foisonnant d'une végétation débordante, où dominent le cactus, le lentisque, la joubarbe et le bocabunga. Des édifices s'élèvent aussi, construits à l'usage des blancs, mais dans le goût indigène. La banque est un bel immeuble de briques roses, orné d'écorces de genestrolle, et le palais du lieutenant-gouverneur une jolie maison tricolore, en pierres de pépérino, en racines de calambour et cœurs de caroubier. Autour de la cité, des pâturages s'étendent, qui nourrissent un bétail nombreux, notamment des troupeaux de buffletins dont l'entrecôte braisée aux oignons du Congo, fait le régal des voyageurs. Entrecoupant les prairies, des bois d'eucalyptus et de cocotiers s'allongent, où s'ébattent le cacatois, le becfigue et le ouistiti ; parmi les hautes herbes pullulent le crotale et la musaraigne. Les naturels des villages sont d'un caractère doux et gai, d'une couleur noire éblouissante ; ils ne sont pas

plus cannibales que le secrétaire perpétuel de l'Académie française. Tout semble donc, en ces lieux bénis, respirer la douceur de vivre ; et tout la respirait, en effet, quand un étrange concours de circonstances s'avisa, le 21 mars 19…, à dix-sept heures quarante-cinq, de troubler la quiétude, pourtant légitime, de M. Parmesif, lieutenant-gouverneur de la colonie.

Sous la véranda au vitrage bleuté, aux baies judicieusement ouvertes sur l'ombre et la fraîcheur du jardin, Monsieur le lieutenant-gouverneur et son fidèle secrétaire, l'élégant M. Saumaître, tous deux en complets de toile blanche, buvaient à lentes sucées de chalumeaux d'exquises citronnades glacées ; dans l'intervalle des succions, ils fumaient d'odorants cigares ; et, soit suçant, soit fumant, au balancement de leurs rocking-chairs, ces messieurs, béats et muets, ne songeaient à rien.

Leur silence léger de pensées fut soudainement déchiré par les cris, les sanglots, et l'irruption heurtée de Mlle Lotte Parmesif, âgée de sept ans : la fillette tenait un paquet bizarre, une sorte de boule de chair flasque, qu'elle jeta sur la table aux citronnades ; la boule se détendit ; des pattes, une tête en jaillirent, et un affreux petit être sans nom se mit à bondir par la pièce. Cependant Lotte s'était blottie, pleurante, dans les bras de son père, et elle gémissait :

— Adophe ! agade, papa, comme il est, Adophe !

Et le lieutenant-gouverneur reconnut alors dans la bestiole bondissante le jeune Adolphe, sapajou favori de l'enfant :

— Attrapez ! Attrapez ! Saumaître !

L'élégant secrétaire bondit à la suite du minuscule quadrumane et le cueillit sur un porte-manteau par l'appât d'un monocle.

— Mais qu'est-ce qu'il a donc ce singe ? demanda-t-il à son tour, tandis que l'animal, tremblant, roulait des yeux égarés.

— Il a, déclara Parmesif, qu'il perd ses poils, parbleu !

Et il arracha quelques touffes qui tapissaient encore le creux des cuisses d'Adolphe, aussi facilement qu'on retire les barbes d'un fond d'artichaut trop cuit. Le sapajou ne résista pas, ne cria pas ; il semblait n'éprouver aucune douleur ; il se bornait à grelotter, tout en claquant stupidement des mâchoires. Mlle Lotte se mit à hurler.

— Allons ! Calme-toi, fit son père. Si Adolphe est malade, nous le soignerons.

Comme il séchait les pleurs de l'enfant, Mme Parmesif entra, en coup de vent. C'était une belle grasse dame, à l'épaisse chevelure blonde, aux sourcils et au visage quelque peu peinturlurés, et vêtue d'un kimono jonquille ; elle était suivie d'un chien énorme ; elle semblait très excitée.

— Gustave ! fit-elle avec violence, vois un peu Top.

M. Parmesif constata que l'épagneul de sa femme perdait ses poils aussi abondamment que le sapajou de sa fille.

— Oui, poursuivit Mme Parmesif, Top et Adolphe ! Peux-tu m'expliquer cela ?

— Quelque pelade contagieuse, opina-t-il…

Il achevait à peine ces mots qu'un phénomène plus étrange requit la stupéfaction : par une baie ouverte du plafond vitré venait de choir un oiseau que ses ailes ne soutenait plus, car il se trouvait à peu près déplumé ; presque en même temps, Sokota, la servante congolaise, entra dans la véranda ; elle apportait, en pleurant, une cage contenant, à coup sûr, le plus ridicule perroquet du monde : Kiko avait cessé d'être le splendide ara multicolore du perron ; il ne lui restait plus qu'une rangée de plumes bigarrées sur la tête et au croupion ; de sorte qu'avec ses yeux ronds, son teint de chair brique, sa rangée de plumes au chef, et son criaillement guttural… il ressemblait à une grotesque et infime caricature de Peau-Rouge nu, sur le sentier de la guerre.

La jeune Lotte hurla de plus belle.

— Allons, Sokota ! dit M. Parmesif d'un ton impatienté, promène l'enfant. Nous avons à causer.

— Le courrier, Monsieur le lieutenant-gouverneur.

— Merci, Saumaître… Ah bien ! Ah ça !… C'est fort !… Et cette lettre encore… et celle-ci… lisez !

La belle Madame Parmesif et l'impeccable Saumaître saisirent les papiers que leur tendait la main fébrile du lieutenant-gouverneur, et ce fut à leur tour de rouler un arpège d'exclamations.

Il résultait de la correspondance venue de Libreville et des environs que tous les animaux de la terre et des airs perdaient leurs plumes ou leurs poils, à des vitesses variables, mais à un égal degré, celui de la chute totale. Sans aucun motif apparent, les bœufs, les brebis, les chevaux, les chiens, les chats, les porcs, les lapins, dans les fermes, toute la volaille dans les basses-cours, les bêtes de luxe dans les mai-

sons, les bêtes sauvages dans les bois se transformaient à vue d'œil en supernudités, si l'on peut ainsi dire aussi malheureuses que baroques. Parmesif, le pouce au front, réfléchissait. Il s'écria, violemment :

— Bon Dieu ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Une vraie conspiration des bêtes ! Nous qui étions si tranquilles ! Il va falloir enquêter, réclamer des rapports, en produire ! Que pensez-vous de cette affaire, Saumaître ?

Le parfait secrétaire répondit avec déférence :

— Elle semble devoir attirer l'attention.

— Entrez ! cria Parmesif.

Le noir maître d'hôtel se montra plusieurs dépêches à la main. Le lieutenant-gouverneur les ouvrit anxieusement. Il lut, à voix haute :

— De Najalé : *« Commissaire Maritime à lieutenant-gouverneur. – Signale pluie d'oiseaux plumés sur la côte ! Prière télégraphier instructions. »*

— De Nyanga : *« Intendance. – Troupeau bétail administratif victime pelade générale. Prière envoyer d'urgence vétérinaire officiel. »*

— De Mayouniba : *« Plantations caoutchouc en danger. Recroquevillement général végétation du district. Attendons vos ordres. »*

— De Lastourville : *« Épidémie dans parc. Autruches se déplument. Télégraphiez consultation. »*

— Et des plantations de Franceville : *« Bananiers souffrent. Cocotiers meurent. Envoyez secours d'urgence. »*

Mme Parmesif demanda, pâlissante :

— Les cocotiers ?… Les bananiers ?… Oh !

— Oui, exclama son mari, cramoisi, les plantes s'en mêlent à présent ! Tonnerre, Saumaître ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Je l'ignore, Monsieur le lieutenant-gouverneur.

Mais, derrière la porte, des éclats de voix s'élevaient. Deux noirs discutaient âprement.

— Mousié tenant-gouveneu pas visibe ! déclarait le maître d'hôtel.

— Moi y en a palé ugent ! protestait une autre, voix, que Parmesif reconnut pour celle d'un de ses vieux fermiers. Il sonna.

— C'est Bafoulabé, n'est-ce pas ? introduisez-le.

Un nègre aux cheveux blancs entra, son chapeau de paille pointu à la main. Il avait soigné sa mise, montrait une jaquette bleue, un pantalon kaki, une cravate de cretonne rouge ; des gants jaunes compensaient la nudité grise de ses pieds ; sur son gilet brillait une chaîne de montre, sans montre. Il commença, sans autre préambule :

— Mousié gouveneu, les bœfs y en a pède leu peau…

— Leur peau ! Bafoulabé ! Leurs poils, tu veux dire ?

— Non, non ! Y en a tombé poils d'abo. Y en a maintenant tomber la peau… comme ça…

Et le vieux noir fit le geste de détacher sur son bras un long morceau d'épiderme.

— Ah ! pour le coup ! Saumaître, voulez-vous téléphoner à M. Réminiscent de venir me voir immédiatement ?

— Très bien !

Tandis que son secrétaire se dirigeait correctement vers l'appareil téléphonique, Parmesif s'était accoudé au balcon de la véranda ; il vit sa petite fille ainsi que la négresse immobiles dans le jardin, et qui contemplaient le sol comme pétrifiées. Il s'émut de cette attitude ; mais son émotion s'accrut comme il jetait machinalement un regard circulaire au dehors. Il appela sa femme :

— Chérie, venez donc voir !

Mme Parmesif accourut. Il poursuivit :

— Observez les arbres : tenez ! notre beau magnolia : les touffes ne vous semblent-elles pas desséchées, comme brûlées ?

— Mais oui, fit-elle, d'une voix oppressée, ni ses feuilles ni celles des autres arbres n'ont plus leur teinte naturelle. On dirait qu'elles meurent, qu'elles se racornissent pour mourir !… Oh ! mon ami, il se passe autour de nous des choses extraordinaires ! et Lotte, et Sakota ! Qu'ont-elles donc ?

Elle appela sa fille. L'enfant leva la tête et se jeta éplorée dans le sein de sa bonne négresse. Elle serrait une poignée d'herbe sèche. Mme Parmesif, très inquiète, ordonna :

— Arrivez vite !

Elles accoururent, et la petite Lotte, le visage inondé de larmes, tendit à sa mère une touffe de fleurs jaunies :

— Maman, vois comme elles sont devenues !

En effet, les fleurs, hier encore, même tout à l'heure, vivantes, colorées, odorantes, n'étaient plus que des spectres.

— Sont comme ça patout, les fleu, dit la négresse. Sont tous malades, vont mouï…

— Gustave ! Gustave ! j'ai peur !

Parmesif signifia à sa femme de se taire, car leur fillette les regardait terrifiée. Il promit à l'enfant une grosse noix de coco, et elle partit consolée.

Seul avec Mme Parmesif :

— Tu veux donc frapper l'esprit de cette petite ?

Elle répondit :

— Je suis moi-même épouvantée…

Il reprit, d'une voix agitée :

— Du calme… Tous ces phénomènes fantastiques ont nécessairement une cause explicable. D'ailleurs voici le vétérinaire.

CHAPITRE II

Le diagnostic Réminiscent

M. le vétérinaire officiel Réminiscent arriva trottant, essoufflé, suant. Il était le voisin du lieutenant-gouverneur et, tout en baisant la main tristement tendue de Mme Parmesif, il expliqua qu'il s'échappait entre deux consultations. C'était un court gros homme, à barbichette noire, au teint rouge et couperosé, manifestement buveur. Un éventail tressé de petites rides s'élargissait depuis ses petits yeux ; il roulait des « r » à broyer des briques et le bout jaune de ses doigts s'impatientait visiblement de ne pas pincer une cigarette :

— Excusez-moi, déclara-t-il, de ne rester qu'un instant. Mon cabinet est envahi. Outre mon aide, ma femme, et mes trois filles, j'ai ma nièce, la tante Anaïs et le petit du fruitier qui travaillent dans mon officine à pilonner des pommades, à mixturer des badigeons…

— Bien. En un mot, monsieur Réminiscent, expliquez-nous… il s'agit d'une épidémie ?

— Pas précisément : d'une épizootie.

— Soit. Savez-vous qu'elle s'étend beaucoup plus loin que vous ne pensez ? J'ai ici des rapports, des lettres, des dépêches : elle affecte, à peu près, toute la colonie.

— Diavolo !

— Il convient donc de prendre des mesures immédiates. Mais pour les prendre, il faut savoir la cause…

— Je l'ai trouvée.

— Oh ! dites ! supplia Mme Parmesif.

— Eh bien, voici. La peau des animaux contagionnés tombe en plaques, en lames ; c'est une desquamation par lambeaux, en conséquence une sorte de mue…

— Eh bien ?

— Eh bien, nous sommes au pays des serpents. Petits et gros, ils foisonnant à la campagne et même en ville. Pas plus tard qu'hier, j'ai trouvé une couleuvre sommeillant sur mon paillasson. Or, nous sommes à l'époque de la mue des serpents : cette mue est devenue contagieuse. Voilà tout.

Un silence voilé de stupeur accueillit cette révélation. L'auditoire réfléchissait. M. Saumaître, avec beaucoup de révérences courtoises, objecta :

— Ce serait bien la première fois…

— Peut-être. Mais en matière de science il ne faut désespérer de rien. Cette épizootie m'induit à inférer que la mue, chez les ophidiens, est d'origine microbienne. Et le microbe de la mue vient de se révéler nocif. Quelques animaux ont dû consommer des bouts de peau de serpent traînant dans les coins. Ils ont mué à leur tour. D'autres ont mangé

de leur peau, ou même, sans la manger, ont absorbé, par les poussières de l'air ou de toute autre façon, des pellicules contaminées.

« Vous n'ignorez pas combien, par exemple, la fièvre scarlatine est contagieuse chez l'homme, en période de desquamation. La mue est à l'évidence une sorte de fièvre analogue car elle s'accompagne au début, chez les bêtes, d'une élévation de la température et d'une congestion du pharynx. Il ne reste plus qu'à identifier le microbe de la mue dont je retiens déjà le nom : « Bacillus réminiscens ». Or cet infiniment petit s'est accusé d'autant plus virulent qu'il agissait pour la première fois. De là, le développement foudroyant de l'épizootie. J'ai composé des pommades, des onguents : thérapeutique de fortune. Ce qu'il faut, c'est un sérum, puis un vaccin prophylactique. Nous les trouverons. C'est une grosse question.

Et il se claqua joyeusement la cuisse.

— Mais, fit Mme Parmesif, les oiseaux ?

— Les oiseaux becquètent, picorent sur le sol. En outre, n'oubliez pas que certains oiseaux muent aussi.

— Ils perdent leurs plumes et non leur peau !

— Différence de degré, question de plus ou de moins. Voici qui va vous convaincre. J'ai fait usage de la méthode expérimentale, très recommandée en science : j'ai pris deux canaris ; à l'un, j'ai fait absorber de la peau de serpent, par le bec ; à l'autre, non. Le canari-sujet a perdu ses plumes et sa peau deux fois plus vite que le canari-témoin. C'est péremptoire. Avez-vous ici des animaux malades ?

— Il y a d'abord ce pauvre Top, soupira Mme Parmesif. Voyez, presque épilé…

— En effet. Il n'est pas joli. Et même sa peau commence à se décoller. Parfait ! Même traitement que les camarades : application de « réminiscine », ma pommade. Pour les grosses bêtes, monsieur le Gouverneur, badigeonnage au pinceau de « réminiscol », mon liniment. Vous trouverez ces produits chez moi.

— Pas de remède interne ?

— Un peu plus tard, quelques bonnes purges. Monsieur le Gouverneur, Madame, vous m'excusez ? Je me dois à mes concitoyens.

— Encore un instant. Et les plantes ? Comment expliquez-vous leur dépérissement ?

— Ceci n'est pas de ma compétence, il faut vous adresser à l'herboriste. Je crois pour ma part aux méfaits d'un insecte analogue au phylloxéra, que je n'ai point qualité pour découvrir. Là-dessus…

Il prit congé.

— Aurons-nous le plaisir de vous voir ce soir ? demanda Mme Parmesif.

— Je tâcherai de m'évader un moment, chère madame. Il n'est bruit depuis huit jours que de votre réception. Je m'efforcerai d'y paraître.

— Hélas ! dit-elle plaintivement. Je crains que ces événements ne lui fassent du tort.

— En ce qui me concerne, je ne les déplore pas, répliqua le vétérinaire avec un rire suffisant. Tranquillisez-vous, chère madame. Votre soirée sera très brillante.

L'opinion commune, après son départ, fut que M. Réminiscent était insupportable, mais qu'il fallait lui sourire, puisqu'il était devenu brusquement l'arbitre des destinées de Libreville et des environs.

CHAPITRE III

La soirée du gouverneur

Toutefois, à la nuit tombante, une nouvelle beaucoup plus grave repoussa à l'arrière-plan des préoccupations publiques cette mystérieuse maladie des plantes et des animaux : car l'épidémie venait de faire un bond : elle s'attaquait à l'homme. À l'homme de couleur heureusement. Une quantité de nègres perdirent soudain leurs poils, et ce fut un concert discors de gémissement à travers la ville. Les sorciers, adjurés, vendirent force gri-gris, organisèrent des bamboulas sacrées, dont les participants attendirent en vain les favorables effets. Aussi le soir, quand l'élite de la société librevilloise se réunit chez le lieutenant-gouverneur, l'unique sujet d'entretien fut-il la crainte de voir la maladie gagner les blancs, et, tout à coup, vers dix heures, la terreur de constater que la race blanche se trouvait à son tour contaminée.

Tandis, en effet, que, par une nuit délicieusement étoilée, les invités écoutaient, en dégustant des sirops glacés, le ténor Caruso sous forme de phonographe, le capitaine de gendarmerie qui coquetait avec la femme du receveur, tout en se lissant la moustache, éprouva la sensation que cette moustache lui demeurait dans la main. Il en était d'ailleurs ainsi. Et ce brillant officier ne se trouvait pas la seule victime

d'un aussi funeste accident : au cours de cette mémorable soirée, l'épiderme de chaque invité commença de se dénuder, à des degrés divers mais chez tous appréciables : M. Pitournin-Mocquard, président du tribunal, qui causait littérature avec Mme Parmesif, vit tout à coup une touffe de sa belle barbe se détacher de son menton, s'éparpiller sur son gilet et le long de son pantalon.

Quant à Mme Parmesif, en voulant extraire une épingle de l'édifice de sa coiffure, elle décolla en même temps, sans la moindre difficulté, une poignée de ses cheveux d'or. Celui-ci perdait les cils, celui-là un sourcil ou deux, cet autre tels poils du corps et tous se rendaient bien compte qu'il importait peu que la maladie prît naissance, ici chez l'un, là chez l'autre : l'expérience prouvait que cette pelade énigmatique deviendrait rapidement totale ; et il apparaissait certain qu'à la chute des poils succéderait la période de desquamation.

Cette lamentable perspective bouleversa les cœurs les plus haut placés. Seul, M. Parmesif, tout rasé d'habitude, et chauve d'avant-pelade, conservait son sang-froid et interrogeait, calme, comme il sied à un chef, non plus le vétérinaire devenu brusquement un terne comparse, mais le docteur Columat, principal médecin de la ville. Celui-ci répondit, dans un groupe d'auditeurs enchaînés à ses lèvres :

— Je n'y comprends rien du tout. Cette histoire de contagion par la mue des serpents est, bien entendu, du dernier grotesque. J'incline à penser que nous sommes les victimes d'une virulente dermatose, d'origine probablement parasitaire. Est-ce une lèpre ? une infection du sang ? Est-ce une trypanosomiase ? Est-ce… ?

Un interlocuteur l'interrompit. C'était un capitaine de vaisseau retraité, naturaliste très distingué.

— Excusez-moi, docteur, mais il convient de rappeler un fait dont l'oubli pourrait vicier toute hypothèse. Concurremment à la nôtre, une infection contagieuse ronge les plantes. Elle produit des effets parallèles. La lumière de ces lampes électriques suffit à vous montrer les ravages exercés : les feuilles des arbres sont racornies, comme brûlées ; ces plantes grasses, naguère si charnues, sont aplaties, comme vidées ; et ces fleurs, hier vivantes, épanouies, agonisent à présent, fanées, et mourront demain. Pourquoi ?

Cette interruption ne fit qu'augmenter l'anxiété générale. Chacun pressentait maintenant qu'une même influence inconnue et néfaste s'acharnait, à travers le Gabon, sur deux règnes de la nature.

— Et que concluez-vous, monsieur ? dit le médecin au naturaliste.

— Je conclus, docteur, qu'il ne s'agit pas ici d'une manifestation parasitaire. Et l'hypothèse que j'émets dépasse de beaucoup la vôtre en ampleur. J'estime que l'air du Gabon subit actuellement une modification chimique ; que l'atmosphère où nous sommes tous plongés recèle je ne sais quel gaz nouveau, qui, sans attenter à la vie elle-même, lèse toutefois les tissus vivants. À mon sens on ne doit même pas parler de contagion. Un orage éclate, nous voilà tous mouillés : cela suffit-il pour dire que la pluie est contagieuse ?… Ah ! mon Dieu !…

Le naturaliste, en parlant, s'était frotté assez vigoureusement la joue, et il venait de faire s'envoler, par ce geste, un de ses beaux favoris blancs.

— Les poils aujourd'hui, dit-il avec tristesse ; demain l'épiderme ; le derme après-demain… Il se peut que, dans

une semaine, ce gaz rongeur fasse de nous, gens et bêtes, de pitoyables écorchés vifs…

Une femme s'évanouit. La réception prit fin sur des adieux lugubres.

— Nous, déclara le gouverneur, une fois seul avec son secrétaire, télégraphions au ministre.

La confection d'une dépêche explicite les fit veiller jusqu'au matin.

CHAPITRE IV

L'Équateur pèle

Le lendemain, les citoyens circulant dans Libreville ne se reconnurent les uns les autres qu'aux prix de grandes difficultés : pour éviter l'aspect peu engageant d'un système pileux partiellement supprimé, les hommes s'étaient rasé la moustache et la barbe. Il semblait qu'une armée de comédiens eût, à l'exclusion de tous autres habitants, pris possession de la cité. Seuls au milieu de la détresse publique, les perruquiers nageaient dans l'allégresse. Ils ne pouvaient suffire aux commandes et se montraient insolents, ce qui, pour les personnes nécessaires – sauf d'honorables exceptions – constitue la plus grande satisfaction du monde.

M. Parmesif, à dix heures du matin, somnolait encore. Il était recru de fatigue. Il avait subi toute la nuit les lamentations de sa femme déjà plus qu'à moitié chauve, et la jeune Lotte à son tour perdait les boucles mordorées, orgueil soyeux de ses parents. Mais, quand il eut négligemment ouvert et parcouru d'un œil distrait d'abord, ensuite fasciné, une dépêche du ministère, il sauta hors du lit, revêtit son pyjama, et s'élança vers son bureau où l'attendait M. Saumaître, glabre et poli comme un œuf.

— Lisez ! s'écria Parmesif.

Et M. Saumaître lut :

« Mêmes phénomènes signalés Congo, Afrique Orientale Anglaise, Singapour, Bornéo, Brésil, Colombie. Enquête internationale commencée. Cause épidémie encore inconnue. Maintenez population calme. Instructions seront télégraphiées dès que possible. »

Les deux hommes se regardèrent avec stupeur.

— Mais alors, exclama Parmesif, en faisant pivoter un petit globe terrestre, c'est tout l'Équateur qui pèle !

M. Saumaître, après réflexion, répondit :

— Tout l'Équateur pèle en effet.

Et ils s'abîmèrent dans la méditation. Ils se représentaient, en effet, la terre ceinturée, en son degré zéro, des peuples les plus disparates, mais égaux en effroi devant le commun péril. En même temps, ils estimaient que, si l'hypothèse du médecin était fausse, celle du naturaliste était insuffisante, car il leur semblait impossible que l'atmosphère terrestre se trouvât contaminée uniquement sur le pourtour correspondant à la plus grande circonférence du globe. Pourquoi là ? Pourquoi pas ailleurs ?

Et d'autres nouvelles leur parvinrent, angoissantes : des vaisseaux qui avaient navigué pendant quelques jours sous la ligne abordèrent au port avec un équipage et des passagers pelés : il semblait même que le voyage maritime eût accentué les effets de la mystérieuse maladie. Certains voyageurs perdaient déjà leur peau, qui chez les uns s'effritait en pous-

sière, chez les autres se détachait par lambeaux. Leur désespoir parut s'atténuer quand ils apprirent que le même mal ravageait aussi les terriens. Et c'était bien de ravages qu'il s'agissait à présent ; car l'épidémie, qui s'était montrée d'abord, en ses effets, plus ridicule que dangereuse, revêtit bientôt un caractère manifeste de gravité. Certains individus furent victimes d'affections ganglionnaires intenses ; beaucoup de travailleurs des champs subirent un affaiblissement de la vue, et même des lésions de l'œil allant, chez quelques-uns, jusqu'à la cataracte ; chez un grand nombre, la rate semblait atteinte : elle diminuait de volume, devenait d'une consistance mollasse ; et des phénomènes de dénutrition, de consomption rapide se remarquèrent surtout chez les enfants. Plusieurs d'entre ceux-ci montraient des lésions profondes de la peau comparables à des brûlures, indolores et pourtant profondément destructrices des tissus.

Quant à la végétation, elle évoquait celle d'un automne du Thibet, après un été brûlant : le feuillage roussi des arbres pendillait misérablement, ou bien jonchait funèbrement la terre. Il semblait que, telle une dévorante écharpe, cousine démesurée de la tunique de Nessus, l'universelle maladie enveloppât l'Équateur pelant. Et une intolérable angoisse consuma tous les habitants de la zone torride du globe.

CHAPITRE V

Le fléau gagne

Car l'Équateur, siège initial de l'épidémie, ne constituait déjà plus que la minime partie des régions contaminées. Le fléau ne gagnait pas seulement en vigueur, mais encore en étendue et faisait tache, implacablement, dans chaque hémisphère, vers les zones tempérées. Un mois après son apparition, cette « lèpre universelle » encerclait tout l'anneau compris entre le tropique du Cancer et le tropique du Capricorne. Et ce n'était plus désormais un simple lieutenant-gouverneur, ce n'étaient plus des fonctionnaires coloniaux qui s'agitaient, lançaient dépêches sur rapports aux autorités métropolitaines à présent, c'étaient les métropoles elles-mêmes, les grands États civilisés des zones tempérées de la planète qui entre-changeaient des messages affolés. À présent, l'armée des savants se trouvait mobilisée. Cette fois, c'était à eux, à eux seuls, de sauver, s'il se pouvait, l'existence de l'humanité. Toutefois cette armée ne se composait que de chefs et du choc des hypothèses ne jaillissait que la discussion, aucune lumière. L'énigme il est vrai se compliquait encore, car le fléau, maintenant, exerçait de surcroît son influence sur les choses : c'est ainsi que dans toutes les régions atteintes, il était devenu impossible de faire de la

photographie ; toutes les plaques, tous les « films », les plus fraîchement sortis de leurs boîtes, se trouvaient d'avance voilés avant l'exposition au jour ; impossible en outre de faire fonctionner les appareils de télégraphie sans fil, tout au moins pendant la journée ; car, dès la nuit venue, la communication se rétablissait. Pourquoi ?

Ce furent ces perturbations spéciales, plus inexplicables encore que les autres à l'esprit de la multitude, qui aiguillèrent dans un sens nouveau les recherches des savants. À cette époque, le Mexique, les États-Unis, le Maroc, l'Algérie, l'Arabie, l'Égypte, la Perse, l'Hindoustanie, le Tonkin, c'est-à-dire, dans l'hémisphère Nord, tous les pays jusqu'au 30° de latitude, et les régions correspondantes jusqu'au même degré dans l'hémisphère Sud, se trouvaient en proie au fléau dont chaque jour accroissait la violence. Dans les régions équatoriales les décès se multipliaient et l'aspect des hommes et des animaux au moment de la mort était le suivant : épiderme complètement, glabre, peau ulcérée dans les régions du corps les plus éloignées du sol, conjonctivite intense, blépharite, cataracte. Les plaies cutanées ne manifestaient aucune tendance à la régression.

Des autopsies avaient été pratiquées ; on s'était aperçu d'une anémie intense de tous les organes, de l'atrophie extrême de la rate, de la fonte des ganglions lymphatiques.

Ainsi, d'une part il y avait brûlure progressive et continue des tissus organiques ; de l'autre, il y avait cessation, la nuit, de certaines perturbations magnétiques. La conclusion tirée de cet ensemble de faits par plusieurs congrès de savants fut que la cause initiale du fléau devait nécessairement être attribuée à la source de toute chaleur et de toute lumière, au soleil.

Il devenait en effet de plus en plus probable qu'une activité solaire spécifique venait d'entrer en jeu. Mais laquelle ? De tous les observatoires du monde des lunettes se braquèrent sur l'astre.

Rien d'anormal ne fut remarqué. Il sembla toutefois aux astronomes de Paris et d'Uppsala que les taches du soleil, généralement de couleur rouge sombre, avaient légèrement tourné vers le rouge sang. Mais elles n'avaient changé ni de forme, ni de nombre, ni d'étendue. D'ailleurs, leur influence sur les saisons, et notamment sur la température terrestre demeurait toujours discutée ; les académies, en séances publiques, dont des communiqués officiels répandirent les conclusions, déclarèrent que les taches du soleil ne pouvaient déterminer aucune maladie de la peau non plus que de la cuticule des plantes.

Cependant le fléau poursuivait, méthodique, son inéluctable progression.

CHAPITRE VI

M. Galfo

Or il semblait décrété par un arrêt du destin que M. Parmesif, infime parcelle d'humanité, dût jouer, soit par lui-même, soit par les siens, un rôle important dans cette aventure d'intérêt universel. Abandonnant pour quelques semaines, sur l'autorisation du ministre, les affaires de la colonie aux mains du triste M. Saumaître, il suivit l'exemple de toutes les personnes qui, dans les régions atteintes, avaient le pouvoir de se déplacer : il emmena sa femme et sa fille dans le Nord, en l'espèce à Neuilly-sur-Seine, ville natale, où il possédait une coquette maison. La France se trouvait encore à l'abri. Mais les esprits, comme partout ailleurs à la même latitude, s'y trouvaient singulièrement surexcités. Parmesif, qui ne se faisait pas faute de proclamer son prochain retour au Gabon, dans le cercle de ses connaissances, était unanimement admiré. Le ministre lui promit la croix d'officier de la Légion d'honneur et, comme Saumaître était en somme tout à fait au courant du service, Parmesif décida d'attendre, pour regagner Libreville, une décroissance de l'épidémie. Avec une sorte d'horreur avide, il suivait les récits des journaux relatant les progrès quotidiens du fléau, et

il parcourait, un soir, la « dernière heure » de *l'Intransigeant*, quand il lut :

« Un de nos jeunes et éminents savants, M. Stéphane Galfo, a déposé aujourd'hui sur le bureau de l'Académie des Sciences un rapport relatif au fléau, document encore secret, mais dont une autorité hautement qualifiée a pu nous affirmer qu'il révèle la cause et partant le remède de la « lèpre universelle ». Le monde apprendra demain de grandes choses. »

Les autres journaux du soir portaient une rédaction à peu près identique.

— Galfo ! dit-il à sa femme. Ne serait-ce point ?…

— Mais oui ! s'écria-t-elle, Stéphane Galfo est un de mes cousins, le fils de l'oncle Victor. Nous étions très liés…

— Où demeure-t-il ?

— Attends…

Mme Parmesif se rendit dans sa chambre. Elle revint avec un petit livre d'adresses et trouva son mari le chapeau sur la tête.

— S'il n'a pas déménagé, dit-elle, son adresse est : 17 *bis*, rue Herschell.

Parmesif bondit dans l'avenue de Neuilly, puis dans une automobile.

Galfo n'avait pas déménagé. Mais, après avoir sonné trois fois au seuil du logement, que son cousin par alliance occupait au quatrième étage, Parmesif s'entendit répondre, par une bonne massive et rogue que M. Galfo ne recevait pas.

— Vous n'êtes pas le premier qui soit venu aujourd'hui et, tenez, vous n'êtes pas le dernier !

En effet, un monsieur qui montait l'escalier s'arrêtait sur le palier et demandait : « M. Galfo ? »

La bonne répondit aux deux visiteurs :

— Personne. Monsieur ne reçoit absolument personne : il a des ordres.

— Pardon, fit Parmesif. Voici ma carte. Je suis son cousin de passage à Paris. J'arrive tout exprès du Gabon, pour communication urgente. Son cousin, dites-lui bien…

La bonne prit d'un air dégoûté la carte de Parmesif et referma la porte.

— Je crois, dit celui-ci au visiteur, que vous n'avez aucune chance d'être introduit.

— Si fait, monsieur. Je suis le représentant d'une grande revue scientifique.

— Rien à faire avec nous, déclara Parmesif. Ah mais !

La porte s'était rouverte.

— Entrez, vous ! lui dit la bonne.

— Madame, je…, fit le représentant.

— Non, pas vous !

Et elle referma violemment la porte.

— C'est malheureux, prononça Parmesif qu'on ne puisse pas être chez soi. Où est mon cher cousin ?

La femme de chambre l'introduisit dans un petit salon sommairement meublé.

— Attendez, dit-elle.

Et elle sortit.

— Une chance, songea Parmesif, que Galfo ait le sentiment de la famille !

Il s'assit sur un vieux fauteuil de panne verte. Peu après, il vit entrer un maigre garçon, pâle, d'une trentaine d'années, à la longue barbe, au sourire doux, au regard bleu, très fin, très bon. Il se jeta dans les bras du jeune homme :

— Mon Galfo ! Mon vieux cousin !

Il raconta très rapidement sa venue en France, avec sa famille, et poursuivit :

— Je vais droit au fait. Plus tard, j'espère, tu me détailleras ta vie, tes travaux, je sais que tu es un grand savant…

— Depuis hier soir… dit en souriant Galfo.

— Soit ! Je ne me fais pas plus averti que je ne suis. Ma femme, ta cousine, est désespérée ; chauve, mon pauvre ami, absolument chauve ; ma fillette est très mal en point. Alors, il est bien vrai que tu as trouvé ?…

— Oui, hier. Mon rapport est depuis quelques heures entre les mains du doyen de la Faculté des Sciences. Il sera publié demain.

— Alors, la cause du fléau ? Parle vite !

— Mon cher cousin, répondit Galfo d'un ton calme, je ne puis par déférence pour le doyen, qui est saisi de mon rapport, rien révéler de mes observations.

— À moi… à moi ton cousin…

— Mon cousin n'est qu'un homme. D'ailleurs à un jour près, le péril n'aura pas beaucoup augmenté. Toutefois, officieusement, je te recommande…

CHAPITRE VII

J. S. Barcklett

Il s'interrompit. Un bruit de voix vigoureuses résonnait dans l'antichambre. La bonne criait :

— Rien à faire, je vous dis ! Il ne reçoit pas.

Un timbre étranger, sonore, répondait :

— Et moi, je veux le voir, je veux !

La bonne criait de plus en plus fort, et brusquement se tut. Un moment après, elle se présenta, assez penaude :

— Ce monsieur, dit-elle, a insisté tellement… il vient d'Amérique.

— D'Amérique ou d'Asnières, je ne veux voir personne, dit Galfo, avec une douce fermeté.

Cependant, Parmesif avait regardé la carte et lu :

J. S. BARCKLETT
Philadelphia
U.S.A.

Galfo poursuivit :

— Quelque placiers en appareils. Les Américains sont de grands producteurs.

Parmesif qui réfléchissait s'écria :

— J'y suis !… Barcklett, de Philadelphie !… ou je me trompe fort ou c'est un multimillionnaire…

— Sûrement ! dit la femme de chambre.

Après, quoi elle se mordit les lèvres.

Parmesif continua :

— J'ai vu sa photographie, je le reconnaîtrai. Reçois-le, mon petit, tu n'as rien à y perdre !

— Soit ! dit Galfo.

Quand ils furent seuls :

— Si Barcklett s'est dérangé, mon cher, c'est qu'il s'agit d'une affaire considérable. C'est un gros manieur d'argent, un des plus riches propriétaires du Klondyke…

À ce moment, un personnage râblé, à la tête ronde et rose, aux moustaches taillées ras, vêtu d'un costume couleur tabac, fit une rapide entrée.

— C'est lui ! murmura Parmesif à Galfo.

L'Américain n'entrait d'ailleurs pas seul : une jeune fille suivait, d'une beauté, d'une rousseur, d'une sveltesse idéales. Vêtue d'une robe de mousseline blanche, légèrement décolletée, qui dégageait une nuque gracieuse, son sourire gai, aux dents éblouissantes, illuminait le petit salon.

L'étranger, la paume ouverte, hésitait entre les deux hommes :

— Monsieur Galfo ?

Et sur un mouvement du savant :

— Enchanté. Ici J. S. Barcklett, de Philadelphie, et sa fille Winnie.

Elle sourit archangéliquement :

— Bonjour, monsieur, dit-elle en tendant une main fine et vigoureuse à Galfo rougissant.

— Présente-moi, lui dit tout bas Parmesif.

— Oh ! pardon !… Mon cousin Gustave Parmesif, lieutenant-gouverneur du Gabon.

Parmesif salua protocolairement. Barcklett lui secoua la main et reprit en un français compréhensible et incorrect :

— Si vous permettez, seyons-nous. Je m'explique. Nous sommes venus, ma fille et moi, villégiaturer à Paris. Aurora s'intéresse beaucoup à votre littérature et je me présentai ce matin au secrétariat de la Faculté pour l'inscrire au cours du professeur Poule à propos de votre Baudelaire…

— Oh ! *I am fond of Baudelaire !* soupira la jeune fille en levant au plafond des yeux pareils à deux lacs verts.

— … Puis nous nous promenâmes à travers la Sorbonne en admirant les tableaux et les fresques des couloirs. Nous nous enfonçâmes ainsi de la Faculté des Lettres dans celle des Sciences. Là, devant un bureau, je vis deux messieurs fortement décorés parler avec animation. Tout en examinant

un bas-relief, je prêtai l'oreille. L'un, qui avait une longue chevelure grise et un menton crochu…

— Le doyen, dit Galfo.

— … Disait à l'autre, qui possédait deux nez… enfin, un nez pareil à une double pomme…

— Je vois qui c'est. Alors…

— Il lui disait : « le rapport de ce Galfo va produire un coup de tonnerre ». Oui, un coup de tonnerre, il a dit. Et l'autre a ajouté : « Demain, quelle chasse au… » Ils s'éloignèrent. Je n'entendis plus rien. Mais j'avais retenu le nom : Galfo. Au secrétariat de la Faculté, j'appris que vous possédiez un laboratoire…

— De radiophysique, parfaitement.

— Mais, ni au secrétariat, ni à votre laboratoire, d'ailleurs bouclé, je ne pus obtenir votre adresse privée.

— Des ordres ont été donnés à cet effet.

— *Well*. Mais votre adresse je l'ai eue tout de même, comme tout ce que je veux. Et maintenant voici : puisqu'il y aura « chasse », il y aura recherche d'un produit. Vous me révélez le nom de ce produit tout de suite. Dès ce soir, je lance toutes les commandes possibles. Demain, je suis le propriétaire des plus importantes quantités ; et demain en même temps, vous touchez aux bureaux de *l'American Eagle* le chèque dont j'attends que vous disiez le montant.

Tout en parlant, il sortait de sa poche un carnet à souches et un stylographe.

Galfo demeurait interdit. Parmesif posait avantageusement.

— Quelle somme, monsieur ? répéta Barcklett, le stylo levé.

— Monsieur, répondit Galfo, en rougissant encore, je ne suis pas un homme d'affaires mais un homme de science. Je ne saurais vous vendre le nom ou la formule d'un remède dont la connaissance se trouve nécessairement emportée par celle de la cause du fléau. Il n'aura rien, absolument rien de secret, et, par conséquent, je ne me considère pas comme possédant le droit de vous le vendre.

Ce disant, Galfo reçut dans les côtes un coup de coude de Parmesif. Miss Winnie prit la parole :

— Monsieur Galfo, ce que vous dites est très joli, très français. Mais il faut faire ce que je vous demande : vous allez dire à mon papa tout de suite le nom du remède et j'écrirai, moi, quelque chose sur le chèque que papa signera. Voilà.

Elle joignit l'acte à la parole, tendit le carnet à son père qui signa et posa le chèque sur la table.

Galfo protestait :

— Non, c'est inutile.

Et révélant ce qu'il aurait tu, sans doute, si Barcklett était venu seul, il déclara :

— Le remède, c'est le plomb…

— Le plomb ?

— Oui, Monsieur. Je vais vous expliquer…

— Pas la peine. Je n'ai pas une minute à perdre pour passer mes ordres. J'achète immédiatement tout le plomb disponible. Aurora ?

— Papa ?

— Vous venez, mon enfant ? Vous avez à acheter toute une bibliothèque pour le cours du professeur Poule.

— Non, papa. J'ai changé d'avis. La poésie ne m'intéresse plus. Je veux travailler la radiophysique… avec M. Galfo, s'il y consent…

— Si j'y consens ! Ah ! Mademoiselle…

— Quand me montrez-vous votre laboratoire ? Demain ?

— Parfaitement, Mademoiselle, demain.

Galfo regarda longtemps la porte par où Miss Barcklett avait disparu à ses yeux.

Cependant Parmesif examinait le chèque :

— Cinq mille dollars, dit-il, c'est gentil. N'empêche, à mon avis, tu es roulé : il fallait passer un contrat d'association et prévoir une part sur les bénéfices. À présent m'expliqueras-tu ?

— Demain… murmura Galfo, comme transporté dans un rêve.

Et Parmesif ne put dissiper la songerie de son cousin.

CHAPITRE VIII

Un rapport sensationnel

Au surplus, sa curiosité fut – avec celle du monde entier – satisfaite le lendemain matin. Jamais les journaux ne parurent ornés d'aussi gigantesques manchettes : « LA PELADE UNIVERSELLE VAINCUE. SON TRIOMPHATEUR : STÉPHANE GALFO ». – « VICTOIRE DE LA SCIENCE FRANÇAISE : UN JEUNE SAVANT A TERRASSÉ LE FLÉAU ». – « L'ESPRIT TRIOMPHE DE LA MATIÈRE PAR LA DÉCOUVERTE DE STÉPHANE GALFO ».

Suivaient, sur le mode pindarique, divers péans en l'honneur du Maître. La plupart des feuilles, d'ailleurs, prirent sur elles d'expliquer sa découverte soit en résumant, soit en paraphrasant son rapport, et publièrent en conséquence de ténébreux éclaircissements. Quelques-unes, plus avisées, se bornèrent à reproduire les termes du rapport. Il était ainsi conçu :

« Monsieur le Doyen,

« Il y a un mois environ, je crus constater dans le fonctionnement des appareils très sensibles qui composent les laboratoires de radiophysique que vous avez bien voulu m'attribuer, certaines perturbations inexplicables. À inter-

valles d'abord éloignés, puis plus proches, ils se trouvaient brusquement déchargés sans motif, de leurs charges électriques.

« Je demeurais fortement troublé quand, au cours de recherches spectrographiques, je remarquai l'apparition de raies nouvelles dans le spectre du soleil, raies tout à fait distinctes de celles étudiées par Frauenhofer et si complètement repérées par Angström.

« Ce fait me donna l'éveil… Ayant chargé un électroscope, je fis tomber sur lui un rayon de soleil et je vis presque immédiatement la feuille d'or retomber au zéro de la graduation. Ma conclusion était donc celle-ci : la radioactivité du soleil s'était subitement accrue dans des proportions telles que les effets s'en devaient manifester aussi rapides que violents…

« Mais pourquoi le fléau avait-il commencé à produire ses effets sur l'Équateur, pour tendre ensuite vers les Pôles ? C'est évidemment parce qu'à l'Équateur les rayons du soleil, tombant d'aplomb, son surcroît de radioactivité s'est manifesté plus vite ; à mesure qu'on s'éloigne de l'Équateur, les rayons tombent plus obliques, en vertu de la loi bien connue « du cosinus ». Ils possèdent donc moins de puissance, et c'est pourquoi le phénomène qui, en réalité a commencé partout à la fois a paru remonter de l'Équateur aux Pôles. Quant à ses effets, ils se sont trouvés être, immensément amplifiés, ceux d'une source de rayons *« gamma »*.

« On sait que, parmi les agents physiques, ces rayons se placent au premier rang par leur nocivité : non contents d'agir en surface, comme les rayons calorifiques lumineux et ultra-violets, ils agissent en profondeur, à cause de leur propriété de traverser plus ou moins les divers tissus de

l'organisme. Ils exercent sur toutes les cellules vivantes une action pernicieuse, notamment sur celles de certains organes, qui sont les organes génitaux, les ganglions, les globules blancs, la peau ; bref, même à faible dose, les rayons *« gamma »* provoquent une sénescence hâtive de toutes les cellules vivantes et leur mort définitive si la dose a été suffisante…

« Or tous les phénomènes observés sont à l'évidence identiques à ceux que déterminent les rayons *« gamma »*. N'étant pas docteur en médecine, je n'entrerai pas dans le détail des syndromes dont je n'ai fait qu'esquisser sommairement la pathogénie. Les lésions de la peau ont été les plus rapides, les plus fréquentes, les plus complètes : on a vu des lésions d'érythème, des troubles trophiques des ongles, des démangeaisons très pénibles ; on a constaté des vertiges, des douleurs, des palpitations, de la leucopénie. Et les nécropsies ont confirmé l'existence de toutes les lésions internes dont je viens de rappeler la série.

« Comment parer au péril ? La gravité des accidents passés, présents et futurs, nécessite la création, dans le plus bref délai possible, de tous les moyens de protection connus contre la radioactivité solaire.

« Dans l'état actuel de nos connaissances, il n'est qu'un seul produit, un seul, qui se montre complètement opaque aux rayons *gamma :* le plomb ; le plomb, soit isolé, soit entrant comme composé dans le verre ou le cristal, la toile ou le caoutchouc. À cet égard, les radiologistes nous montrent la voie : ils possèdent des appareils protecteurs assez complets. La défense des mains est réalisée, on le sait, par des gants de caoutchouc plombeux, celle des yeux par des lunettes en verre plombeux, celle du corps par des tabliers en

tissu plombeux. Mais, dans notre cas, les rayons dangereux ne proviennent pas d'une source canalisable : ils environnent l'intéressé de toutes parts, et il y aura dans la pratique un travail considérable d'adaptation de l'existence à ses conditions nouvelles, – si du moins l'humanité désire, comme il est probable, continuer d'exister.

« Ce n'est pas ici le lieu d'imaginer des dispositifs protecteurs qui vont sans doute voir le jour, par variétés innombrables. Mon objet était seulement de préciser l'origine du fléau, par là, d'en indiquer le remède.

« Il convient d'utiliser les dispositifs en question aussi rapidement que possible, car actuellement déjà, et sans que nous nous en doutions encore, les rayons *gamma* ont commencé, même dans ce pays, leurs ravages silencieux sur nos organismes. J'estime que, dans la quinzaine qui suit, si aucune précaution n'est prise, nous aurons les premiers accidents graves à déplorer. »

CHAPITRE IX

La course au plomb

L'équité ordonne de relater qu'en même temps que M. Galfo, d'autres radiologistes avaient réalisé des expériences analogues aboutissant à des constatations identiques. Mais ils les avaient formulées moins vite. La priorité du jeune savant se trouvant donc établie, les rayons radiant du soleil prirent le nom de « rayons Galfo ». Il y avait là, sans conteste, une source d'illustration pour ce héros scientifique, mais nul profit n'en dérivait pour lui, ni pour ceux, d'ailleurs, à qui le fléau avait, jusque-là, valu d'honnêtes bénéfices. En quelques heures, tous les médecins, et les plus spécialisés, perdirent toute leur clientèle ; les pharmaciens se lamentèrent devant leur stock immense et délaissé de pommades, de dépuratifs et d'onguents philodermiques. Si les constatations de Galfo n'avaient été irréfutables, plusieurs chambres syndicales lui eussent intenté de féroces procès. Personne, au surplus, ne prit garde à ce léger mouvement économique, car on était en proie à de plus pressants soucis ; il s'agissait, en effet, pour chacun de se procurer sans délai la masse de plomb nécessaire à la protection de sa vie. Le jour où le nom de la panacée fut révélé, le fléau avait atteint le 44e degré de latitude, ce qui représentait, pour la France, une ligne allant

à peu près de Morcenx à Puget-Théniers. En conséquence, Toulouse pelait, comme aussi Mont-de-Marsan, Albi, Avignon et Nîmes. La course au plomb commença donc, dans un départ foudroyant. Course au plomb n'est pas dire assez précisément : il y eut de la part de la foule une ruée vers le plomb ouvré, susceptible de fournir la protection cherchée ; et, de la part des industriels, ruée vers le métal lui-même.

Le cours du plomb connut donc, dans l'intervalle de quelques heures, une hausse vertigineuse ; hausse d'autant plus fantastique que les terrains à minerai se trouvaient la propriété de quelques particuliers ou sociétés, qui réglaient à leur convenance le débit de la matière première. Barcklett, grâce à l'avance prise sur ses concurrents, était le plus fort propriétaire du métal précieux, le Roi du Plomb.

Les mines de cérusite et de galène, carbonates et sulfures dont on extrait le plomb, sont situées, pour la France, en Bretagne et en Auvergne. Barcklett, en un temps si court, n'avait pu en acheter que quatre. Mais il en possédait une en Amérique, où le minerai de plomb est rare. Et surtout, il s'était assuré la livraison ferme de toute la production disponible des usines. En liaison avec quelques gros financiers, il eut tôt fait de dominer les cours. Le prix normal du plomb, avant la crise, était d'environ quarante centimes le kilo ; il passa à trois francs en quarante-huit heures. Et sans doute les trusteurs auraient pu le faire monter encore. Mais ils craignirent avec raison, en cette question d'ordre général, l'intervention des pouvoirs publics.

De leur côté, les usiniers constituèrent des cartels : ils édifièrent en peu de temps et, de même, certains revendeurs en gros, d'immenses fortunes. Toutes les installations qui se

prêtaient à la métallurgie du plomb furent consacrées à ce travail. Et quelques jours suffirent à modifier toute l'économie de l'existence humaine.

CHAPITRE X

L'âge de plomb

Ce fut d'abord l'initiative individuelle qui joua. Chaque individu s'ingénia à constituer pour lui-même une protection efficace. Tout ce que les producteurs ou les marchands possédaient de plomb en feuille fut enlevé, et les acheteurs restèrent, dans leurs maisons, accroupis ou assis sous des lames de plomb pendant toute la durée du jour. Ces personnages fortunés étaient naturellement l'infime minorité. Sur le conseil de l'Académie des Sciences, réunie d'urgence, le Gouvernement fit apposer des placards conseillant aux citoyens de passer la journée autant que possible dans leurs caves, la radioactivité du soleil se trouvant atténuée par l'épaisseur des murs et conjurée par la couche de terre. Encore fallait-il loger dans des immeubles comportant des caves suffisamment profondes. Ce n'était point le cas des classes les plus pauvres et de la population flottante. C'est pourquoi de fâcheux excès se produisirent : des équipes de terrassiers volontaires ne se contentèrent pas de creuser les abris souterrains ; elles mirent à nu les canalisations pour s'emparer des tuyaux et produisirent, selon les cas, des inondations et des explosions. La troupe, commandée d'urgence, dut employer la force pour limiter les dégâts.

Heureusement cette période convulsive d'efforts individuels, incohérents, dura peu. Des scènes analogues, plus ou moins violentes, s'étaient déroulées dans tous les pays, le courant des transactions mondiales se trouvait presque interrompu, et il fallait absolument prévoir, puis construire les dispositifs nécessaires pour circuler sans danger d'un État ou d'une région à l'autre, ainsi que pour aller et venir dans l'enceinte d'une même cité.

À la première fin, un grand nombre de locomotives et de wagons furent blindés d'épaisses lames de plomb et les compagnies s'ingénièrent à réduire le trafic de jour, à forcer le trafic de nuit. Il résulta de l'encombrement des voies une série d'embouteillages et d'accidents nocturnes. La première conséquence de la mesure prise fut donc une crise des transports de la plus sérieuse gravité. Peu à peu les choses, – comme on dit, – se tassèrent.

Le trafic maritime se trouva, lui aussi, considérablement ralenti ; plus même que le trafic terrestre, tout au moins dans les premiers temps. Comme il n'était pas possible de ne faire circuler les navires que de nuit à travers les océans, il fallut retenir successivement tous les vaisseaux transocéaniens dans les chantiers, afin d'en recouvrir le pont d'une couche de plomb suffisante à protéger les passagers. Ce travail modifia, pour certains bâtiments, la hauteur de la ligne de flottaison, par conséquent la stabilité ; ils se trouvèrent de ce chef inutilisables et il fallut en transformer la construction. De ce point de vue encore, les premières classes sociales furent plus favorisées que les autres, et certaines bagarres se produisirent que le capitaine du bord ne réprima pas sans peine. Le bonheur de se sentir protégé par du plomb était tel, qu'on raconte qu'au moment d'un naufrage, un riche parvenu qui s'était fait tailler un costume en étoffe plombée, refusa

désespérément de le quitter, et plaça par-dessus sa ceinture de sauvetage : quand il se trouva au contact des flots, il coula naturellement à pic.

Tels furent les premiers incidents de la circulation internationale. Ils se renouvelèrent assez longtemps. Mais à l'intérieur des villes, une adaptation rapide se produisit aux conditions de la vie nouvelle. Quatre jours après la grande révélation, on trouvait déjà, dans les magasins, des chapeaux, des manteaux, des pèlerines, taillés dans cette étoffe plombée qui sert à fabriquer les tabliers des radiologistes ; pareillement des gants et des chaussures de plomb. Mais ce n'était là qu'un pis-aller. D'abord parce que ces vêtements et accessoires, hâtivement fabriqués, n'étaient utilisables que par les personnes de taille moyenne ; ensuite parce que, même pour celles-ci, ils représentaient un tel poids que la marche et même tout mouvement devenaient extrêmement pénibles : le chapeau pesait environ trois kilos, c'était un véritable casque, qui occasionnait des céphalalgies ; les chaussures, du poids de sept kilos, clouaient les pieds au trottoir. L'attirail d'un scaphandrier, au regard du « complet-anti-radioactif », était ce qu'est au bourgeron et au pantalon à côtes de l'ouvrier, une aérienne tenue de soirée. Pourtant ce fut un tel costume que se disputèrent les gens les plus riches ; les pauvres s'en trouvèrent privés. De là résultèrent quelques pillages de boutiques qui furent violemment réprimés. Le gouvernement, très ému, résolut de prendre des mesures générales ; mais il ne savait trop lesquelles.

Par bonheur la tâche se trouva allégée grâce à un señor Lopez, marchand de parapluies espagnol. Il vint au dit Lopez une idée simple en vérité, mais qui fut estimée géniale et qui connut un éclatant succès : l'idée d'un parasol en plomb qu'il baptisa le « Pararais ». Cet abri portatif assurait une protec-

tion immédiate sinon complète. Mais le pararais se révéla peu pratique, car, confectionné en hâte et par séries, il ne pouvait se refermer : c'était en somme un pesant et volumineux champignon, sous lequel il était à la rigueur possible de se promener dans la rue, mais qui occasionnait de graves désagréments à l'intérieur des maisons. Comme il était plus large que les portes à simple battant, c'était une grande complication que de passer d'une chambre à l'autre, et le spectacle de plusieurs membres d'une même famille, allant et venant sous le pararais à travers leur appartement, maugréant et sacrant lorsqu'ils se rencontraient, était du comique le plus affligeant.

En outre, toute une série d'êtres humains, même de la plus haute situation sociale, ne pouvait en être munie : les enfants. Les fabricants en effet n'avaient pas encore eu le loisir de réaliser de petits pararais ; les grands étaient trop pesants et entraînaient dans leur chute leurs menus porteurs terrifiés. Les bébés eux aussi restaient sans protection car il était très mal commode de soutenir en même temps le pararais et la nourrisson. À la honte de l'humanité, quelques femmes abandonnèrent le second pour le premier. Un moyen de fortune fut inventé : on traîna les enfants, jusqu'à l'âge de six ans, dans des voiturettes couvertes d'une bâche plombée, et surtout, on les maintint au logis sous de petits toits de plomb en feuilles avec défense de bouger. Cette interdiction, qui entraînait celle de se livrer à leurs jeux coutumiers, entraîna une épidémie, inconnue jusqu'à ce jour, de mélancolie infantile. En outre, toute une catégorie d'êtres vivants demeurait encore sacrifiée : les animaux. Ils étaient intéressants dans la mesure où ils servaient aux hommes. Il fallait donc protéger les bêtes de somme, de basse-cour, et le cheptel. La Chambre connut des séances tumultueuses. Bien entendu, on avait commencé par couvrir d'une impénétrable

carapace de plomb le Palais-Bourbon, le Sénat, l'Élysée, la Banque de France et tous les immeubles administratifs, – l'existence des personnages officiels étant, à leurs yeux, la plus précieuse de toutes. Mais il fallait songer aussi à sauvegarder celle de la nation, notamment en la personne de ses soldats et de ses enfants, car des représentants sans nation n'auraient plus représenté qu'eux-mêmes, c'est-à-dire peu de chose, relativement au reste.

Tout le plomb disponible fut donc réquisitionné par l'État, et les trusteurs y trouvèrent leur compte. On s'aperçut un peu tard qu'il aurait été expédient de le taxer avant d'en opérer la réquisition. Et de longs débats relatifs à cette taxe commencèrent, sans d'ailleurs aboutir, dans les assemblées nationales.

Cependant, les pouvoirs publics ne demeuraient pas inactifs : s'inspirant du modèle pararais, ils firent construire d'immenses abris revêtus de coupoles plombées : là-dessous eurent lieu les marchés ; ils firent revêtir de plomb les hôpitaux, les théâtres subventionnés et les écoles. Mais la protection des maisons demeurait l'affaire des particuliers. Une multitude de procès surgit entre locataires, chaque partie imputant à l'autre le devoir de protéger les locaux et de payer cette protection ; en outre, certains immeubles s'effondrèrent pour n'avoir pu supporter le poids supplémentaire de plomb qui leur avait été brusquement infligé.

Une question d'égale gravité devenait celle de l'éclairage. Garnir les fenêtres de plomb, c'était supprimer la lumière. Il existait bien un verre plombeux, celui qui sert à fabriquer les lunettes des radiologistes, mais en très petite quantité et d'un prix extrêmement élevé. L'humanité enfermée dans des lieux obscurs durant le jour, s'éclaira donc,

pendant plusieurs semaines, à la lumière artificielle, d'où résulta une hausse excessive du prix des moyens d'éclairage. Sur ces entrefaites, un chimiste italien, le docteur Finoli, découvrit une formule de verre opaque aux rayons radioactifs et translucide : c'était un silicate de plomb, de thorium et d'étain, obtenu par la fusion en parties déterminées de sable pur, de minium, de thorianite et de bioxyde d'étain. Ce verre ne donnait qu'une vision brouillée, mais il permit de revivre chez soi, à la clarté du soleil. En même temps, les usines commencèrent à livrer en grand nombre des feuilles de plomb de tout gabarit qui servirent à tapisser les murs des pièces constamment habitées ; et le gouvernement sut prendre une sage mesure : afin d'empêcher les accapareurs de tapisser de plomb plus de pièces qu'il ne leur en fallait pour vivre, il institua une carte de plomb donnant droit à un métrage protecteur de 4 m. 90 centimètre par personne, prime aux familles nombreuses qui fut très populaire. Ce système, sauf quelques passe-droits, fonctionna régulièrement.

Mais enfin la vie sociale est surtout extérieure aux habitations : aussi l'industrie du vêtement, sous l'empire de la nécessité, fit-elle des progrès étonnants. Les étoffes se tissèrent rapidement en toutes couleurs ; – mais toutes ces couleurs, mêlées au plomb, restaient dans la tonalité sombre, donnant à l'ensemble du costume un aspect métallique du plus étrange effet.

Les bons faiseurs taillèrent des habits non dépourvus d'une massive élégance. Pour les hommes, le mode du début fut aux longs pardessus, raglan, aux chapeaux melon à grands bords déclives qui masquaient le visage et la nuque au soleil ; gants de plomb mousquetaire pour cacher le poignet ; chaussures d'étoffe, – car on n'avait pas pu apprêter du cuir au plomb. Pour les femmes, d'amples manteaux, des

chapeaux de toutes formes, emboîtant profondément la tête. Et il était assez divertissant de voir des ornements légers, tels que la plume, le tulle et la dentelle surmonter des coiffures si lourdes. Il faut d'ailleurs relater que la migraine devint endémique surtout chez les personnes obligées de circuler dans l'air confiné et de voyager sous la terre comme dans les chemins de fer métropolitains. En vérité, rien n'était plus vexant que de se sentir accablé par la chaleur et le poids d'un vêtement tout à fait inutile dans le trajet souterrain. Mais où, comment installer des vestiaires ? Les chemins de fer métropolitains perdirent de ce fait beaucoup d'une clientèle qu'on eût cru devoir augmenter, au contraire, puisque les déplacements sous terre offraient pleine sécurité. C'est ainsi que la réalité se charge souvent de démentir les inductions les plus logiques.

Mais si les voyages à l'air libre connurent un regain de faveur, le travail sédentaire, dans les mêmes conditions, fut délaissé autant que possible : combien il était en effet plus agréable de travailler sous terre dans le costume du passé, que par dessus, dans la cuirasse nouvelle ! C'est pourquoi les emplois d'égoutiers, de mineurs, de tonneliers devinrent extrêmement recherchés par la masse des ouvriers ; pour les employés de commerce ce fut une faveur insigne que de travailler dans les sous-sols. Il résulta de ces préférences une grande perturbation dans l'échelle des salaires, par suite des grèves rudes et fréquentes. Mais comme il fallait bien, somme toute, chercher le travail où il était, l'existence des prolétaires ne vit pas ses conditions sensiblement modifiées.

En revanche, celle des oisifs se transforma complètement : ils ne sortirent presque plus de jour ; la vie mondaine devint surtout nocturne. Les belles élégantes ne pouvaient se résoudre à endosser un si pesant appareil vestimentaire.

Elles demeuraient assises ou couchées jusqu'à la nuit, sous de magnifiques dais plombés offerts par leurs admirateurs ; en cas d'urgence, elles pénétraient dans des automobiles blindées et se faisaient conduire aux emplettes ou aux plaisirs par des chauffeurs en livrée de plomb.

La mode s'établit d'aller déjeuner dans les caves des restaurants réputés : là, parmi les celliers aux bouteilles étincelantes sous les illuminations, entre les tonneaux et les muids vernissés, sur un tapis de sable fin, des convives raffinés s'attablèrent devant les mets les plus délicats, non sans avoir choisi eux-mêmes et sur place, – ce fut la folie du moment – les vins qu'ils allaient déguster. Dans les rues, l'aspect général des passants qui avait d'abord été celui de pachydermes, devint, grâce à l'ingéniosité des tailleurs et des couturiers, celui de gigantesques insectes : les manteaux de toutes sortes, très amples, aux couleurs de métal sombre, semblaient les élytres d'énormes coléoptères, surtout chez les femmes qui accusaient encore la ressemblance par leurs chapeaux à aigrettes, pareilles à des antennes, et par leurs jambes fines semblables à des pattes de scarabées.

Les omnibus automobiles évoquaient les engins de guerre que l'on a dénommés des « Tanks » ; les chevaux, attelés ou montés, étaient caparaçonnés de « plombite », grosse toile plombée, solide et peu coûteuse ; et les chiens – du moins les chéris – trottaient entièrement couverts d'un petit manteau de plomb à quatre manches, qui leur protégeait corps et membres, mais comportaient l'inconvénient de les entraver dans leurs ébats. Dans l'ensemble, l'aspect des rues, tant par l'enveloppe obscure des êtres, que par le revêtement plombé des maisons, devint grisâtre, attristant.

Certains immeubles pourtant demeurèrent plus longtemps que les autres dépourvus de toute protection : les casernes. Des formalités administratives, projets, devis, états de toutes sortes, retardèrent réglementairement la pose de revêtements protecteurs. En même temps une commission étudiait un projet d'uniforme plombé que suivit un contre-projet auquel succédèrent plusieurs autres. Les savants purent donc observer de loisir sur les soldats les effets subséquents de la « radiopathie » : irritabilité extrême, anémie intense, perte de forces, troubles de la vue, chute absolue des cheveux, des cils, des sourcils, de la barbe, érythème aigu, souvent accompagné de plaies de toutes les régions du corps exposées aux rayons solaires.

Pour parer à ces désastreuses conséquences, on accorda toutes les permissions compatibles avec le souci de la défense nationale. Les militaires purent ainsi aller s'abriter « dans le civil ».

Une arme, entre autres, donnait aux autorités de fortes inquiétudes : la cavalerie. Comment maintenir les montures en état de rendre des services ? On rassembla d'urgence les régiments montés en des pays de vignobles, et l'on descendit les chevaux dans les caves immenses des grands producteurs. En fin de compte l'administration passa marché pour un million de casques et de manteaux plombés, d'un modèle qui se recommandait par sa grâce pesante et guerrière.

Le ministre de l'agriculture se trouvait en face de problèmes pour le moins aussi angoissants : dans la plupart des communes, les paysans, insouciants, n'avaient pris aucune mesure protectrice. Il fallut la pelade et quelquefois la mort de nombreux animaux, pour forcer leurs propriétaires à utiliser le plomb en feuilles déposé dans les mairies par les soins

des préfets. Une autre question restait à résoudre : il ne s'agissait pas seulement de conserver les animaux, mais aussi leur nourriture. Or les herbages dépérissaient, les prairies, grasses et vertes naguère, roussissaient, pelaient, par espaces immenses, et la terre nue et rouge apparut comme la peau du sol écorché. La destruction des végétaux constituait le pire désastre. Car sans plantes, plus d'animaux, et sans animaux, plus d'hommes. La conception qui sembla la plus pratique fut d'élever, sur de larges étendues, des charpentes que l'on toitura de verre plombeux, et l'on rassembla le cheptel sous ces « abris à pâturages ». Sous le verre au plomb la prairie vécut ; partout ailleurs elle végéta, puis inclina vers la mort. Quant aux arbres, nul remède. Ainsi l'été naissait à peine et déjà se mourait un paysage d'automne, ou, plutôt un paysage d'aspect rude, morne et brûlé, tel qu'aux approches des grands déserts. Il semblait qu'une lèpre, issue des abîmes, rongeât lentement la chair terrestre jusqu'aux pierres qui sont ses os.

Et, dans les pays sauvages, les peuplades décimées s'entr'égorgeaient sans merci, chacune attribuant le fléau à la malice de ses voisines. Les nations policées avaient du moins l'esprit de ne s'en prendre qu'au destin, et arrivaient, peu à peu, par la solidarité des recherches et des efforts, à en tromper la cruauté. Mais l'existence était devenue pesante et grise. L'humanité avait été heureuse pendant l'âge d'or ; active, pendant l'âge d'argent ; belliqueuse, pendant l'âge de fer. Elle devint neurasthénique : et ce fut l'âge de plomb.

CHAPITRE XI

Une idylle radiologique

Il serait toutefois exagéré de prétendre que tout le monde fût malheureux. D'abord les enrichis du fléau, les « profiteurs de la lèpre », comme imprimaient certains journaux, menaient presque tous une vie délirante, de fêtes, de bals et d'orgies. Ensuite il y avait les philosophes, pour qui cette calamité formait un précieux sujet de méditation ; les croyants, à qui elle apparaissait comme une épreuve envoyée par le ciel et nécessaire au salut ; les hommes de science de toutes catégories qui « pondaient » – selon l'expression technique – des communications en tous genres ; et il y avait aussi les amoureux, car l'amour, « invincible au combat », triomphe de toutes les forces ennemies. Parmi ceux-ci florissaient, dans la détresse générale, Miss Winnie et M. Galfo. Cette ravissante Américaine s'était sentie pénétrée – peut-être s'en souvient-on – d'un goût immédiat et immodéré pour les recherches radiophysiques. Tout à ses spéculations de bourse, Barcklett lui laissait une complète liberté, selon la mode transatlantique. Winnie fréquentait donc assidûment le laboratoire du jeune homme. Absolument dégoûtée des belles-lettres, elle avait pris une inscription d'auditrice bénévole au secrétariat de la Faculté des

Sciences, acheté une pile déconcertante de traités radiologiques et demeurait longtemps dans le *« scientific-home »*, selon son exquise expression. Là, elle examinait les appareils, admirait tout, et ne comprenait rien. Galfo la trouvait adorable. Au surplus, seule avec lui, la jeune fille risquait peu ; du point de vue de l'honneur d'abord : Galfo était trop honnête garçon pour entamer la moindre privauté à l'égard d'une femme, même jolie, sans un exprès encouragement ; cette éventualité se réalisa d'ailleurs ; du point de vue de la santé ensuite : Galfo savait protéger au mieux son laboratoire et son appartement. Barcklett lui avait fourni un impérieux superflu de plomb. C'était bien le moins qu'il lui dût.

Ainsi, l'idylle se noua entre le professeur et l'élève, parmi des instruments de science dont elle demandait les noms avec un sourire craintif et curieux :

— Oh ! mon cher maître, cher ami, cette jolie petite appareil de cuivre, qui ressemble à un pied pour photographie, qu'est-ce que c'est, voulez-vous me dire ?

— Un spectroscope, Winnie.

— Pourquoi c'est faire, dites-moi ?

— Pour examiner le spectre solaire.

— Oh ! J'ai peur !…

— Rassurez-vous. On entend par spectre une belle image colorée de toutes les teintes de l'arc-en-ciel ou de la bulle de savon.

— Alors, je peux regarder ?

— Bien sûr. Placez votre œil devant cet objectif. La tige verticale est tournée vers le soleil… Voyez-vous les raies du spectre ?

— Oh ! Que c'est joli ! Le ruban d'Iris ! Et les rayons Galfo, je peux les voir ?

— Certainement. Tenez, sur la gauche, ces radiations d'un rouge éclatant, comme si cette teinte voulait évoquer les brûlures profondes qu'ils déterminent…

— Oh ! Effrayant ! Montrez-moi autre chose encore…

— Voici un spectrographe. Les raies du spectre, point ne suffit de les voir : il faut en conserver la trace. Mon spectrographe les mesure et, par l'adaptation d'un appareil photographique, les fixe en noir et en couleurs. Regardez cette collection d'épreuves.

— Oh ! Merveilleux ! Oh, cher Stéphane, que j'aime la radiophysique ! Montrez-moi encore… Ça, qu'est-ce que c'est ?…

… Les doigts enlacés et parfois les bras, ils cheminaient tendrement sur le plancher caoutchouté du laboratoire…

— Ça, Winnie, c'est le radiosclérometre, qui mesure la pénétration des rayons radioactifs : leur force pénétrante s'apprécie automatiquement par la lecture du cadran gradué devant lequel se meut cette petite aiguille… et voici l'électromètre de Wilson…

— Notre président ?

— Non ; mais aussi un grand homme… L'électromètre est destiné à enregistrer les radiations : une feuille d'or s'écarte ou se rapproche de ce disque en cuivre poli…

— Oh ! Splendide !… Et tout ça, il fonctionne ?

— En période normale, à merveille. Actuellement, mes appareils valent zéro, dès qu'ils reçoivent la lumière solaire. Aussi sont-ils tous protégés.

— Et ceci ?

— C'est le polaristroboscope de Fitz Hérald… Et voici l'ampoule Coolidge, l'Impératrice des ampoules, qui permet de produire une somme de radiations X irréalisées jusqu'à ce jour. Le génie américain, vous le constatez, a fait faire d'étonnants progrès à la radiophysique.

— Oh ! que vous êtes gentil de me dire cela, cher Stéphane !

— Chère Winnie !

Un baiser joignit leurs lèvres. Et si la tension, l'attraction de leurs âmes eût pu être enregistrée en unités de force électrique, sans doute aurait-elle affolé l'aiguille de l'électrodynamomètre de Thomson. Ils se firent donc le serment mutuel de s'unir par les liens du mariage et Winnie combina aussitôt l'aménagement d'un nid plombé où se blottirait amoureusement leur félicité protégée.

Une fissure au tableau pourtant : lorsque Winnie exposa ses intentions à Barcklett, celui-ci la reçut comme il aurait fait un placier en machines à coudre :

— Tu n'épouseras pas ce savant sans surface qui vaut tout juste mes cinq mille dollars, à supposer qu'il les ait encore.

— Il vaut tout l'argent qu'il t'a fait gagner, papa.

— Tu parles sentiment, ma fille, et moi affaires ; ce n'est pas la même langue.

— Ma langue est celle du cœur, papa. Stéphane n'a même plus tes cinq mille dollars, car il les a dépensés en bonbons et en gâteaux pour moi. C'est un galant homme.

— Un complet imbécile. Il ne s'enrichira jamais. Avoir traité sans s'assurer une part de mes bénéfices, cet oubli le tarife. La fille du roi du plomb n'épousera pas le prince des croûtons.

— Elle l'épousera.

— Non, par Jove ! J'ai pour toi un parti magnifique : le fils du Roi de la Gelée de Groseilles…

— Qu'il se noie dans ses pots ! s'écria Winnie, je ne veux pas de ta gelée, je veux mon Galfo !

Lui têtu, elle obstinée, l'accord était problématique.

— Puisqu'il en est ainsi, conclut-il, nous regagnerons Philadelphie par le prochain paquebot.

CHAPITRE XII

Un dîner d'affaires

Assis dans le salon d'un somptueux hôtel, Miss Winnie, rêveuse, fumait une cigarette. Barcklett lisait les journaux du soir. Il n'était que deux heures après-midi, mais, comme la T.S.F. ne fonctionnait pas de jour, les grands quotidiens du soir avaient avancé leurs heures de tirage.

— Voici, dit-il à sa fille, un article du *Temps* bien intéressant, intitulé : *« Et les planètes ? » Il ressort des observations astronomiques, écrit le rédacteur, que la radioactivité solaire ne s'exerce pas seulement sur la terre. C'est ainsi que Mars a changé de couleur : de rouge qu'il était, il est devenu vert. La végétation qui couvre sa surface et qui a une teinte ponceau-carminé subit sans doute l'action des radiations « gamma », car elle s'est fanée, flétrie, passant au verdâtre le plus lamentable »…*

— Tu liras cela, toi, qui es devenue scientiste.

Et il émit un petit rire qui dut sembler désagréable à sa fille, car elle lui tourna le dos en rejetant vigoureusement la fumée de sa cigarette.

— Ah ! Ah ! poursuivit Barcklett, les cours de la « Winnie » montent encore ! Ton nom a porté bonheur à cette mine. Je vais ordonner de nouvelles prospections.

La jeune fille, sans répondre, regardait à travers les vitres défiler un cortège de noce populaire : les landaus traditionnels roulaient lentement, leurs maigres chevaux peinant sous leurs caparaçons plombés ; comme il faisait un temps magnifique, les capotes étaient ouvertes, et, vue d'en haut, toute la noce, mariée, marié, parents, invités, ressemblait à une série de grosses cloches placées par deux sur les banquettes. L'épousée seule se signalait par le voile de mousseline classique, recouvrant son chapeau de plomb ; les mains des conjoints s'unissaient, noir-gantées…

La jeune Américaine soupira, et, se tournant vers son père :

— Restez-vous toujours brutalement inflexible ?

— C'est merveilleux, répondit-il, je ne connais plus ma fortune. Le gouvernement annonce la taxation. Il l'annoncera jusqu'à la fin du monde ; c'est parfait… Quoi ?

Doré sur tranches, un chasseur de l'hôtel apportait un pli sur un plateau d'argent.

— Pour vous, Winnie, dit Barcklett. Un pneumatique.

Elle ouvrit et lut :

« Chère âme chérie !

« Je viens de faire une constatation immense. Pouvez-vous venir jusqu'au laboratoire ? Mon cousin Parmesif, qui est avec

moi, jure que notre bonheur est certain. Accourez vite, je vous en supplie ».

Elle sonna, le chasseur reparut :

— Mon auto.

Le chasseur s'inclina, disparut :

— Vous sortez, Winnie ?

— Oui.

— Nous dînons à huit heures, ne l'oubliez pas. Nous allons à l'Opéra. Maintenant, je me rends au Cercle.

Il sonna. Le chasseur reparut :

— Mon auto.

Le chasseur s'inclina, disparut.

Vingt minutes plus tard, Winnie écoutait, dans un ravissement ému, les révélations de Galfo. Elle lui sauta au cou :

— J'avais pressenti une bonne chose, cher chéri ! Vous allez dîner avec nous, M. Parmesif aussi. Et à nous trois nous… comment dit-on ?… nous « posséderons » papa.

— La situation, opina Parmesif, est délicate à mon égard. Votre père ne promettra rien sans explications motivées. Mais les explications fournies, voudra-t-il encore promettre ?

Miss Winnie répondit avec hauteur :

— Papa a des défauts, beaucoup. Mais il a la première de toutes les qualités : il est loyal.

— C'est aussi, répondit galamment Parmesif, la première des habiletés.

— À présent, dit Winnie, je vais téléphoner à mon père que je lui amène deux invités.

… Autour d'une table illuminée, fleurie, trois convives en habit et la charmante Winnie consommaient un repas choisi. Bien que la volaille fût devenue d'une cherté excessive, d'admirables poulardes bombaient leur tendre chair, surabondamment truffée… Winnie commença l'attaque avec vigueur et simplicité :

— Papa !

— Ma fille ?

— Que direz-vous de cette nouvelle ? M. Galfo est capable de vous faire gagner subitement des millions ou bien de vous appauvrir si fort qu'on pourrait presque dire ruiner…

Galfo rougit. Parmesif sourit gracieusement. Barcklett, les poings sur la table, sourcilla à peine, solide, et répondit :

— C'est assurément une nouvelle… Eh bien, dans ce cas démontré, j'offre à M. Galfo…

— Votre fille, papa ?

— Non.

— Alors il se taira et vous serez ruiné. Vous vous tairez, *my lovely !*

— *Yes*, répondit Galfo en toussant d'émotion.

— Monsieur, reprit Parmesif, puis-je me permettre de vous signaler que mon cousin Galfo est d'excellente famille, que malgré sa jeunesse il est célèbre, que sa science, un jour…

— Monsieur Parmesif, interrompit Winnie, il ne faut pas développer le sentiment avec papa. Dites plutôt les termes d'une entente.

— Eh bien, reprit Parmesif, sans se montrer décontenancé – car l'interruption était concertée, – je propose à Monsieur votre père la formule suivante : « Si M. Galfo me fait réaliser un bénéfice de tant de dollars, je m'engage à lui donner ma fille ». Et, s'adressant à Barcklett : « Ce bénéfice équivaudrait, je pense, à l'apport de même somme fait par mon cousin. »

— Quel bénéfice, demanda Barcklett. J'exige un million de dollars, minimum.

Winnie haussa les épaules :

— Faites le papier pour deux millions, papa ; vous voyez que nous ne craignons rien. J'ajoute que si vous refusez, le cher Galfo se taira pour vous, mais parlera pour les autres. Et les autres vous posséderont. Voilà.

— Soit, déclara Barcklett. Deux millions. J'écoute ; révélez.

— Eh bien, monsieur, déclara Galfo, d'une voix qu'il tâchait de rendre assurée, vendez immédiatement tout votre plomb. Demain, il baissera de valeur ; après-demain davantage encore ; et dans huit jours, il ne vaudra plus rien.

— Pourquoi ?

— Parce que vos approvisionnements vont devenir inutiles, parce que le soleil cruel redevient notre bon soleil, qu'il retourne progressivement à son activité normale.

— Comment ? Expliquez !

— Voici. Après avoir constaté une perturbation croissante de mes appareils de mesure, après avoir suivi cette action jusqu'à son maximum, j'observais depuis quelques jours que la courbe, au lieu de poursuivre son ascension, s'infléchissait avec rapidité : elle tendait à devenir parallèle à l'axe des temps sur les diagrammes où j'inscris heure par heure le phénomène. Bien plus, ce matin même, mes mesures m'ont montré que la décroissance de la radiation pénétrante est des plus nettes : la courbe baisse lentement dans la direction de l'abscisse… Galfo se tut. L'Américain le regardait. Après un moment de réflexion, il répondit :

— Je ne comprends rien. Mais ce ne sont pas vos explications, ce sont les faits qui importent.

Il écrivit sur un carnet des chiffres, puis se levant, serra la main de Galfo en disant :

— Prenez ma fille. Je vais au téléphone.

CHAPITRE XIII

Épilogue

Le cauchemar qui pesait sur le monde s'évanouissait peu à peu. Un mois après le dîner qui avait donné à Barcklett l'occasion de doubler son immense fortune, et à une foule de spéculateurs celle de perdre toute la leur, le soleil, se conformant à la prédiction de Galfo, avait perdu toute radioactivité et le plomb presque toute valeur. Ce triste métal mit longtemps à regagner son cours normal. Il serait toutefois erroné de supposer que les effets du fléau cessèrent en même temps que disparaissait la radioactivité de l'astre : l'influence de la néfaste irradiation persista chez les organismes atteints, ainsi qu'il avait été jadis fréquemment observé chez les radiologistes professionnels ulcérés, par les rayons X dans leurs travaux de laboratoire. Un grand nombre d'êtres humains ne connut plus, jusqu'à la mort, qu'une vie amoindrie, souffreteuse, compliquée d'accidents tels que la dyspepsie ou la perte partielle de la vision. La leucopénie fut la règle chez tous ceux qui n'avaient pu se protéger suffisamment. On les reconnaissait à leur pâleur de cire.

En somme, il est incontestable que toute une génération fut sacrifiée, à des degrés divers. Mais qu'est-ce qu'une géné-

ration à travers la suite des siècles ? Une ride qui naît se propage et meurt sur la mer infinie et mouvante du temps.

De tous les héros de la relation très fidèle qui précède, seul Monsieur Saumaître, l'élégant secrétaire du Lieutenant Gouverneur, demeuré par ordre à son poste, se trouva profondément frappé : les rayons Galfo produisirent en lui certaines conséquences dissolvantes ; complètement stérilisé, il ne voulut pas – l'honnête homme – épouser la femme qu'il aimait, et mourut de langueur peu après dans ce Gabon maudit qu'il n'avait pas quitté. La triste fin de ce bon fonctionnaire fut heureusement compensée par la fortune de son patron : Monsieur Parmesif reçut, en France, la haute distinction que, loin de la métropole – et, plus près du soleil – il n'eût peut-être pas obtenue : nommé Officier de la Légion d'Honneur, il fut promu de surcroît aux fonctions de Gouverneur d'une belle colonie. Pour comble de félicité les cheveux de sa femme repoussèrent quelque peu et cette dame opulente put se recoiffer, mutinement, à la « chien-fou ».

Galfo résidait aux États-Unis, chargé par le gouvernement américain d'organiser le plus grand laboratoire de radiophysique du monde. Winnie était Mme Galfo. Barcklett nettement milliardaire, adorait maintenant son doux gendre.

Les plantes moribondes reprirent peu à peu vigueur et beauté. Tous les êtres de la nature se réjouissaient de concert, libérés enfin de leur lourde terreur, sauf les poissons que le fléau n'avait jamais atteints et qui demeuraient, en conséquence, étrangers à l'allégresse universelle.

L'âge de plomb était fini, bien fini…

C’est alors que l’administration militaire put enfin mettre en distribution un million d’uniformes et de casques plombés.

FIN

Ce livre numérique

a été édité par la

bibliothèque numérique romande

https://ebooks-bnr.com/

en avril 2020.

— Élaboration :

Ont participé à l'élaboration de ce livre numérique : Jean Michel T., Sylvie, Françoise.

— Sources :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : Henri Falk, *L'Âge de Plomb*, in journal *« L'ŒUVRE »,* Paris, du 31 août au 16 septembre 1918. L'illustration de première page, *J'étais prêt à partir*, gravure, 1869-1970, de Neuville provient de Jules Verne, *Vingt Mille Lieues sous les Mers*, Paris, Hetzel, s.d., p. 120.

— Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation de la Bibliothèque numérique romande. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu…

— Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître…**

— Autres sites de livres numériques :

Plusieurs sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.